

**La Grande Hanterie**

2 h · 🌐

**La Famille Addams - Le Musical**

La chronique Hantée.

Ils sont beaux et atroces, ils font peur mais ils font du bien, ils aiment la mort mais ils ont du cœur.

La famille Addams est probablement le clan le plus attachant et improbable de la culture populaire. Né de l'esprit doux dingue de l'illustrateur Charles Addams dans les pages du New-Yorker, ces personnages atypiques ont depuis transcendé les planches à dessins pour devenir un véritable phénomène (de foire?) qui a ravi tous les amateurs d'humour noir et décalé. Séries TV, films à succès, voire jeux vidéos et autres flippers, l'anticonformisme de la macabre famille n'a jamais connu de barrières et c'est donc sans surprises qu'elle s'invite sur les planches de Broadway en 2010 pour un numéro musical sensationnel.

Toutefois, ce qui surprend davantage, c'est qu'elle se soit exportée jusqu'à chez nous.

Les français, ces cartésiens encore peu au fait des grands phénomènes de contre-culture, sauront-ils accueillir comme il se doit une famille toute nimbée de noir, vivant près d'un cimetière et renversant, tels de beaux miroirs gothiques, les valeurs en vigueur dans les foyers bien ordonnés – en dansant, qui plus est?

C'est justement là tout le sujet réjouissant de cette adaptation quasi à la lettre du musical initialement écrit par Andrew Lippa et ici mis en scène par Ned Grujic et Raphaël Sanchez, un duo gagnant déjà à l'œuvre sur des spectacles musicaux atypiques tels que Avenue Q, Spamalot ou encore, dans une veine toute proche, Frankenstein Junior d'après Mel Brooks. Une équipe bien au fait de l'enjeu, des personnages et de l'héritage que représente La Famille Addams qui accompagne ses spectateurs dans une danse effrénée de plus de deux heures dont on tâchera ici de s'épargner les plus évidents superlatifs – macabre, drôle, décalé, vous avez saisi l'idée.

Car c'est bien de vie et d'amour dont il est question dans cette histoire – à la Addams, bien évidemment, ce que le premier numéro, sobrement nommé Pour Être un Addams , se charge de nous rappeler dans une ambiance salsa endiablée au rythme des claquements de doigts et des sous-entendus, avant de partir en medley de genres bien fondus. On sent une influence de Marc Shaiman, compositeur des deux films cultes pondus par Barry Sonnenfeld dans les années 90, voire même un peu de Danny Elfman, aussi facile soit cette dernière affiliation avec l'âme sœur musicale de Tim Burton.

Si nous pouvons absolument tout raconter avec de tels personnages, l'approche ici privilégiée demeure très originale. La jeune Mercredi Addams, fille aînée du clan, se confie à son père Gomez : elle est amoureuse et compte se marier. Problème de taille : Lucas, le jeune élu de son cœur est un garçon « normal » et pour que leur histoire fonctionne, la jeune fille exhorte sa famille à se comporter comme des gens normaux lors d'un dîner qu'elle compte organiser avec les parents exagérément WASP et coincés de son amoureux. Compromis et quiproquos vont alors jalonner la soirée, d'autant que Gomez promet à contrecœur de ne rien révéler de ces fiançailles précipitées à son épouse Moritica, lui qui s'était formellement juré de ne jamais rien lui cacher.

Mais qu'est ce qu'être « normal », exactement et doit-on absolument se désavouer par amour ?

Voilà le message presque universel que véhicule ce beau spectacle qui convoque vaudeville, comédie de manières et ce petit soupçon de grand guignol qui lui donne toute sa saveur. Invité par la chose, la main domestique des Addams, à les rejoindre à travers le rideau rouge du Palace, le spectateur n'aura guère le temps de souffler – de toute façon, respirer est optionnel dans une pièce telle que celle-ci, surtout lorsque les danseurs de la troupe sont des membres décédés de la famille. Ce vrai chœur d'artistes complets est souvent mené par l'oncle Fétide, joué par un Laurent Conoir stupéfiant ( c'est bien simple, on croirait voir Jackie Coogan ressuscité) qui tiendra ici le rôle d'un Pug Shakespearien, invitant le public dans la danse macabre qui s'offre à nous. Le lunaire tonton est bien plus poétique que le modèle que vous connaissez et ses numéros musicaux ont tout de la mélancolie saturnienne finement orchestrée, bien que loins d'être essentiels à l'intrigue générale – ce qu'on ne saurait leur reprocher tant ils sont bien interprétés.

S'il peut sembler facile de laisser les membres les plus emblématiques de la famille squatter le devant de la scène, il faut tout de même saluer la parfaite répartition des rôles, chaque personnage jouissant de son moment de gloire personnel. Si Mercredi (superbe Charlotte Hervieux) est au cœur des intrigues, elle se taille allègrement la part du lion avec Guillaume Bouchède dans le rôle de Gomez, fringant patriarche qu'on croirait tout droit sorti des illustrations de Charles Addams et Lucie Riedinger qui prête son entière personne à une Morticia dont la gestuelle envoûtante cite aussi bien les prestations de Carolyn Jones, d'Angelica Huston, voire même d'un brin d'Elvira dans son dansé final. Au rang des beaux numéros musicaux, on relève la chanson de Pugsley Addams (joué par Magali Guerrée), effrayé que sa sœur ne le torture plus après son mariage, la transe endiablée de Dalia Constantin (la mère de Lucas) ou encore le morceau de bravoure collectif qu'est le Jeu de La Vérité Vraie, où l'intégralité du casting donne de la voix en s'avouant ouvertement ses secrets. Le rôle le plus savoureux restant tout de même celui du majordome Lurch, muet de bout en bout, campé avec un véritable art de la composition par Vincent Guilléron.

L'une des plus belles réussites de la pièce reste toutefois son décor. Le manoir des Addams est tel une gigantesque maison de poupée montée sur roues, qui s'ouvre, bouge, vrai petit théâtre ambulant prêt à accueillir à ses fenêtres ou dans son cimetière les diverses scènes, chantées ou jouées, de l'histoire qui se déroule sous nos yeux. Cette dernière est d'ailleurs, tout comme la scène, parsemée de petites références pour les initiés, comme le tableau familial du salon qui n'est autre qu'une illustration originale de Charles Addams, les éléments de décorations qui ornent les murs (l'espadon ou le tapis ours), les joutes hystériques de Gomez à l'épée ou même des petites piques à l'étrange généalogie familiale – la Grand-Mère Addams ayant été tour à tour la mère de Gomez ou de Morticia selon les versions, tout comme Fétide qui n'est devenu le frère de Gomez qu'à partir des films. Pour finir, difficile de ne pas citer à chaque début et fin d'entracte le thème composé par Vic Mizzy pour la série télé des années 60, faisant depuis partie intégrante de cet univers et la voix grésillante et hautement pittoresque de Stéphanie Gagneux qui joue une Grand-Mère Addams plus vraie que nature.

Mais que serait La Famille Addams sans un humour pince-sans-rire ?

Les textes enchaînent tous les degrés, du premier jusqu'à l'antépénultième : noir, sexy, référencé, assumé, voire parfois un peu limite pour les bonnes mœurs et c'est tant mieux. Si vous ouvrez les portes du Palace, sachez par avance où vous mettez les pieds – d'autant que vous pourriez tomber dans une tombe fraîchement creusée, mais à ce stade, on vous encourage assez vivement à y emmener vos enfants.

La comédie musicale de La Famille Addams est un pur moment de fraîcheur, brillamment joué, respectant assez scrupuleusement son modèle, qu'il ne se permet que très rarement de trahir. Un spectacle à l'aura paradoxale, noir, gai et délirant qui n'oublie jamais d'être une ode à la différence et à la douce folie.

A l'issue de cette macabre euphorie, vous voudrez être un Addams, vous aussi !

Du vendredi au dimanche

Jusqu'au 6 janvier 2018 au Palace, 8 rue du faubourg Montmartre, 75009, Paris.

Tickets et infos:

<http://www.theatrelepalace.fr/spectacle-la-famille-addams/>

**Spectacle – La famille Addams – Théâtre Le Palace**

Après un premier succès à Broadway en 2009, l'excentrique et macabre famille américaine, vedette de films, de séries télévisées et de bandes dessinées, et célèbre dans le monde entier pour son humour noir brillant, ses délires...

THEATRELEPALACE.FR